

Une seule rose blanche--une rose sauvage--s'épanouissait au tournant du sentier au coeur d'un noeu de ronces qui semblaient l'encercler d'une couronne. Un vieux saule pourré, exhalant la moisissure qui s'engorgeait en son sein, jetait son ombre protectrice sur cette fleur fragile. Elle se cachait dans la courbe d'une branche anciennement tombée du tronc de l'arbre et celle-ci l'entourait comme le bras d'une mère. Par hasard, un coup d'oeil errant a révélé cette tache de beauté à mes yeux, et au moment même où je l'ai vue, j'ai été saisi par un étrange désir de la posséder. D'eux-mêmes, mes pas ont quitté la poussière du sentier pour se plonger dans la boue d'un ruisseau étranglé de mauvaises herbes et de feuilles mortes. Autrefois, ce ruisseau nauséabond brillait au soleil, sa froide fraîcheur, son eau vive, se précipitait sur de jolies pierres. Près du sentier, les saules chantaient joyeusement quand le vent passait légèrement à travers le pré parsemé de fleurs. Mais à ce moment je n'étais plus conscient de ce passé oublié; seule la blancheur de la rose tenait mon regard fixé sur elle.

Je me suis arrêté dans la boue au milieu de cettelande perdue. J'ai allongé la main vers la rose entourée d'épines alourdies des premières gouttes de la rosée du soir. Les derniers feux du soleil couchant s'y reflétaient comme de grandes gouttes de sang. J'ai pris la fleur entre mes doigts, et secouant la rosée des pétales délicats, je l'ai admirée avec soin. Elle ne paraissait plus absolument blanche; au centre elle montrait un incarnat léger comme la chair d'un enfant. Je l'ai approchée de mon visage. Immédiatement j'ai été presque suffoqué par un parfum étouffant qui m'a saisi à la gorge. C'était une odeur étrange. Ce n'était pas l'effluve d'une simple fleur des champs. Il me semblait que je l'avais autrefois sentie. Par un effort de volonté, j'ai essayé de me rappeler une scène d'enfance oubliée, de forcer ma mémoire à dégager ce qu'elle y tenait emprisonné. Lentement une image a commencé à se former dans l'air humide du soir--une image de roses et de lys, de roses sanglantes et de lys de Pâques--une image de catafalque. . .

Le vieillard reposait sur un cercueil surmonté d'immenses grappes de roses rouges et de lys blancs. Le vieux père Henri était mort. Tout le village assistait aux funérailles attiré non par respect ni par aucun sentiment de devoir mais simplement par curiosité. Moi, j'étais un enfant de sept ans. J'y avais été entraîné par ma mère et j'avais peur. Nous les enfants, nous avions toujours eu peur de cet homme étrange. Je suis entré dans la salle où l'on pouvait entendre murmurer les femmes dans ces tons secrets qu'on n'emploie qu'en présence de la mort et où les cris de la veuve inconsolable s'élevaient au-dessus de tous. Au fond de la salle j'ai découvert le point d'intérêt.

La curiosité a vaincu la peur, et quittant ma mère, qui était allée offrir ses condoléances à la veuve, je me suis approché du cercueil. Tout d'un coup j'étais frappé par le parfum étouffant de centaines de fleurs, parfum qui semblait émaner non des fleurs mais du corps lui-même, une odeur semblable à celle que j'aimais sentir quand ma mère ouvrait son placard à épices. Presqu'étourdi, j'ai levé les yeux et j'ai regardé le vieil Henri. Était-ce lui? Je ne l'aurais jamais reconnu. Ses longs cheveux, blancs comme la neige, encerclaient son visage blanc et rose qui rougeoyait de l'incarnat de la jeunesse. Ses mains blanches avec leurs minces veines bleues, croisées sur son sein ressemblaient à du marbre. Le père Henri reposait tout calme dans une heureuse tranquillité. Un triste sourire d'une sagesse infinie se jouait sur ses lèvres. J'ai absorbé le parfum, et encore effrayé, je me suis enfilé vers la salle bondissante des commérages du village.

". . . et il est finalement mort. . ."

". . . bien ça, le vieux dégoûtant!"

Le vieil Henri était sale. C'était ça, précisément! On le voyait le matin sortant de sa maison délabrée, ses longs cheveux grisâtres soulevés par le vent ou peut-être par la vermine. Il avait un visage brun avec des taches noires là où il avait essuyé la boue. Pendant une bonne vingtaine d'années il n'avait jamais pris de bain et jamais pendant tout ce temps il n'avait changé de vêtements. Il portait toujours, la nuit comme le jour, en hiver comme en été, le même veston où la moitié des boutons manquait, les mêmes chaussures noires, crottées par l'accumulation des ans, une chemise sans col qu'on aurait crue autrefois blanche mais qui était maintenant de la même couleur que ses cheveux. Et toujours il portait le même gilet, qui, avec son veston et son pantalon, s'était métamorphosé du brun original en une couleur indéterminée et dégoûtante. Crasseux! oui, c'est le mot. Crasseux! Son odeur le précédait dans les rues; on pouvait le sentir longtemps avant de le voir. Un sourire idiot errait toujours sur son visage et il suspendait à la bouche une vieille pipe fixée fermement entre trois ou quatre dents qui lui restaient, jaunes et gâtées. Or, il disait bonjour à tout le monde et tout le monde détournait la tête pour

éviter son haleine méphitique.

On le voyait sortir chaque matin de sa maison au lever du soleil avec sa faucille sur les épaules. Il demeurait au rez-de-chaussée et sa femme habitait le premier étage. Ils ne s'étaient pas parlé depuis bien des années. Il n'y avait pas de plomberie dans la maison et tous les matins Mme Henri s'efforçait de vider le pot de chambre sur la tête de son mari lorsqu'il passait sous sa fenêtre. Pourtant le vieillard était habile; il s'échappait en secouant la tête avec défiance. Sa femme ne réussissait pas souvent dans son dessein.

Il quittait le village pour passer la journée sous les saules près du ruisseau qui coulait autour du village. On le voyait pendant le jour chantant pour lui-même pendant qu'il balançait sa faucille en coupant les mauvaises herbes qui menaçaient toujours d'obstruer le ruisseau. En automne, il hantait de grands tas brûlants de feuilles mortes et de morceaux de papier qu'il avait trouvés dans le village. (Il gardait les branches tombées des arbres pour les brûler pendant l'hiver). Sa tête, plannant au-dessus des flammes et des nuages de fumée qui s'élevaient autour de lui, lui donnait l'apparence d'un démon échappé de l'enfer.

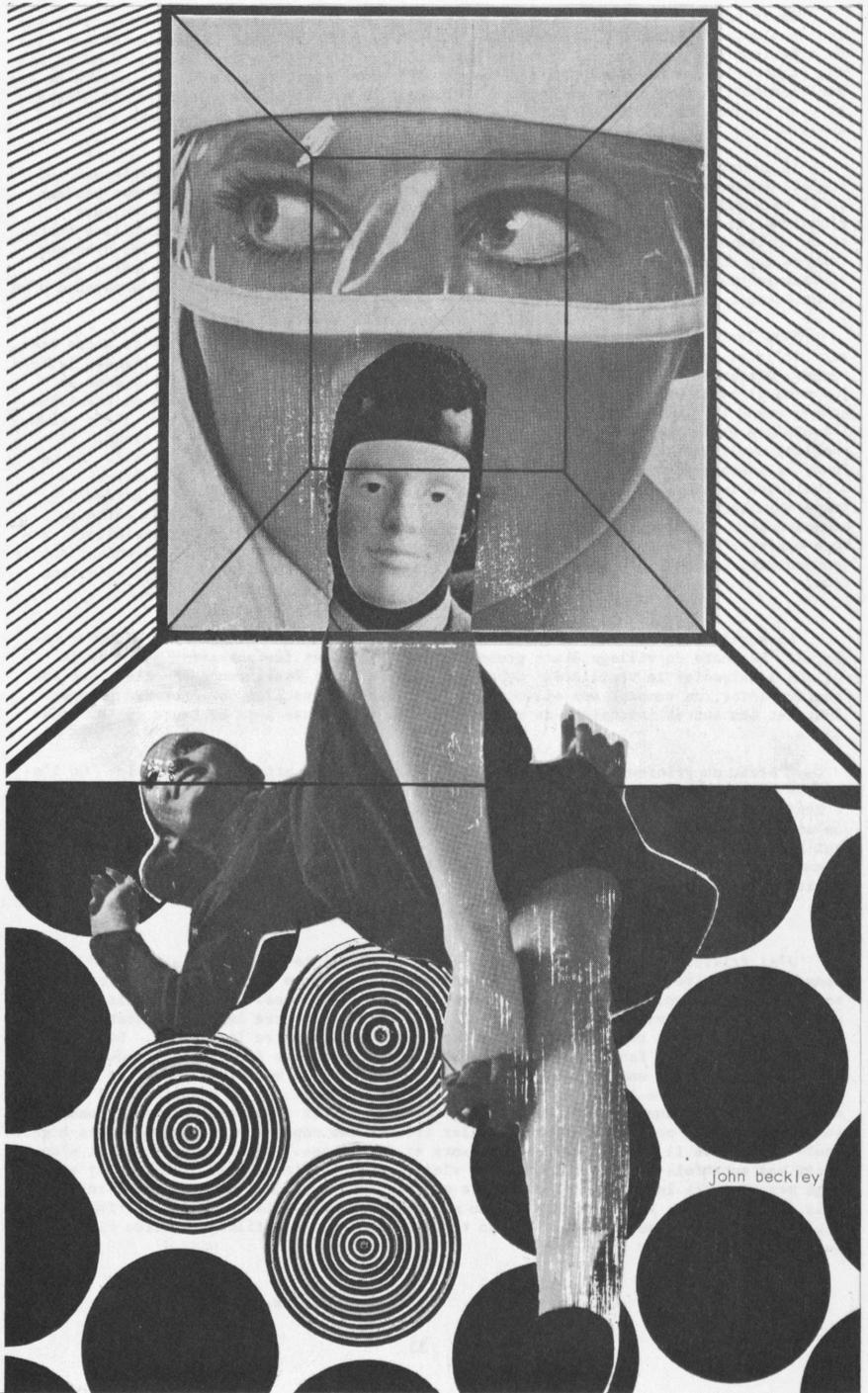
Nous les enfants, nous connaissions bien ce démon. C'était une preuve de notre courage de jeter des pierres contre la grande fenêtre sale de sa maison où de grandes lettres rouges, déteintes par les ans, annonçaient: HENRI LÉBOUC-CHARPENTIER. (Oui, dans sa jeunesse il avait été un charpentier très réputé. Mais un jour d'été, dans sa trentième année, quand il travaillait sur un toit vers midi, il a reçu une insolation. Il a perdu l'équilibre et il est tombé à terre. Sa conduite étrange datait de son accident. Il semblait avoir perdu l'usage de ses sens et il n'avait jamais repris le travail. De ce jour, il passait toujours son temps dans les champs sous les saules). D'ailleurs, ce n'était que les courageux d'entre nous qui osaient monter à son porche et regarder à travers la fenêtre dans les caves du sorcier. Quelquefois il sortait de son antre en grande colère, les yeux brûlants et un rictus au coin des lèvres. Il se précipitait, les bras écartés; il courait de-ci de-là et essayait maladroitement de saisir l'enfant qui le tourmentait; mais le héros arrivait toujours à se sauver. Ensuite nous nous enfuyions tous.

Le samedi soir le vieil Henri se trouvait assis à un bout du comptoir de notre taverne. Le reste du village était groupé à l'autre bout et ils passaient galement la soirée à calomnier le vieillard. Cependant le père Henri était toujours calme avec son sourire idiot, ne rompant son silence que pour répondre aux plus obscènes des injures. Pourtant les autres éclataient de rire et redoublaient leurs mots et leurs gestes grossiers.

C'était au printemps que le vieux père Henri a eu une attaque d'apoplexie. On l'a trouvé presque mort sous ses saules bien aimés près d'un rosier. Oui, je me rappelle, c'était un jeudi. Le matin suivant, la nouvelle s'était répandue partout dans le village; on entendait Mme Henri qui pleurait, qui poussait de longs cris terribles. La nouvelle qui avait suscité le plus de rires était qu'on l'avait baigné de force à l'hôpital. Les femmes disaient qu'elles auraient aimé voir ce spectacle. Ce jour-là, au crépuscule, il était mort.

J'ai frissonné dans la première fraîcheur du soir. Le soleil s'était couché et il commençait à faire nuit. J'étais encore debout dans la boue malodorante. Les ombres des saules morts s'étendaient d'une façon menaçante sur les ronces. Pourquoi avais-je pensé au père Henri? Ce vieux dégoutant--répugnant comme cette terre laide et dévastée--cette "gaste" terre! J'ai regardé la rose que je tenais encore entre les doigts. Déjà elle était en train de se faner. Son odeur semblait maintenant se fondre à celle du ruisseau. J'ai rejeté la fleur en arrière par-dessus mes épaules. Je me suis retourné et j'ai regagné le sentier. De loin j'ai entendu la voix de ma femme qui me disputait. J'avais encore oublié de ramasser les papiers qui s'étaient égarés sur notre pelouse. Pendant un court moment j'ai pensé m'échapper et aller trouver mes copains à la taverne--mais à quoi bon?--sans cesse il y avait là des arguments et des luttes. Il me semblait qu'il n'en était pas autrefois ainsi. Du moins, le vieil Henri n'était plus là. Résigné, j'ai dirigé mes pas vers la maison. Pourtant je me suis arrêté et j'ai regardé une dernière fois derrière moi. La rose était là, au milieu du sentier. La brise du soir fraîche et légère soulevait la poussière du chemin recouvrant d'un mince film brun cette fine tache palie.

W.W. Robson



John Beckley